

JEUDI 27 JUIN 2019

SAINT-CYR COËTQUIDAN ET LA RÉGION DE BROCÉLIANDE

Par Philippe Carmillat

Notre parcours fut jalonné par trois principales étapes, toutes marquées de symboles nous rappelant les liens forts tissés entre le passé et le présent : le camp militaire de Saint-Cyr Coëtquidan, centre de formation initiale des officiers de l'armée de terre, riche de son musée, dont les objets de mémoire évoquent les personnages marquants de l'Histoire de France, puis l'église de Tréhorenteuc remaniée par l'abbé Gillard, qui mêle les légendes arthuriennes à la symbolique chrétienne et enfin le château de Trécesson, témoin du passé médiéval dont Charles le Goffic nous donne dans son ouvrage posthume une vivante description.

1 Le camp et les Écoles de Saint-Cyr-Coëtquidan.

1.1 Repères historiques

Depuis 1873, année où une structure temporaire fut installée à Saint-Malo-de-Beignon, le camp national militaire s'étend maintenant sur 5253 hectares. Situé au sud de la forêt de Paimpont (encore dénommée « forêt de Brocéliande »), entre la vallée de l'Oyon à l'ouest et la vallée de l'Aff à l'est, il s'étend sur 6 communes : Guer, Saint-Malo-de-Beignon, Beignon, Campénéac, Augan et Porcaro.

Dans cette emprise, le site du Bois-du-Loup et son château, devenu aujourd'hui zone de bivouac et d'exercices militaires, reflètent bien, à eux seuls, l'histoire mouvementée de l'implantation du camp militaire sur les landes de Coëtquidan.

Le domaine du Bois-du-Loup est inscrit comme maison et métairies nobles aux réformations de 1440 à 1536. Le premier château du Bois-du-Loup fut construit en 1686 par Jean-François Larcher, Seigneur du Bois-du-Loup et colonel de dragons. Le second château du Bois-du-Loup a été construit de 1871 à 1874 par le comte Roland des Clos de la Fonchais (1821-1898), sur le domaine acheté par son père en 1805. De style Renaissance et d'une superficie de 650 m², le nouveau château est construit entièrement en pierres de taille sur sa façade sud, avec les encadrements des ouvertures en granit et les murs en schiste pourpre.

En 1880, 178 hectares du domaine sont expropriés pour permettre la création d'un champ de tir d'artillerie. Une décision ministérielle du 16 avril 1910 ordonne la vente du château, de la chapelle, des terres et des dépendances, avec un départ définitif en juin 1911. La famille des Clos de la Fonchais, aura donc vécu 33 ans à moins de 500 m de la limite sud du champ de tir d'artillerie. Occupé par l'autorité militaire de juin 1911 à juin 1940, le château est entretenu et permet l'accueil des généraux commandants les divisions et leurs états-majors, pour les grandes manœuvres organisées sur le camp.



Figure 1 : Le Château du Bois-du-Loup

Entre les deux guerres, grand terrain de manœuvres de l'ouest de la France, le camp de Coëtquidan permet l'entraînement de nombreuses unités (jusqu'à 12.000 soldats en même temps pour la période d'été). Des bâtiments construits en pierre de schiste rouge et en bois permettent de loger les personnels du camp et les troupes en manœuvres. En 1927 on compte 545 bâtiments.

De 1935 à 1938, il sert de cantonnement à la compagnie d'aérostiers de Toulouse. Puis de mai à octobre 1939, environ **1.000 réfugiés espagnols**, fuyant le régime du général Franco stationnent au Bois du Loup dans un immense camp de toile entouré de barbelés et participent à la construction de baraquements.

Du 12 septembre 1939 au 17 juin 1940, le camp est commandé par les Polonais. Ces derniers participent à la **recomposition de l'armée polonaise** suite à l'invasion de la Pologne par les armées allemandes à partir du 1^{er} septembre 1939. En mars 1940, plus de 22.000 soldats stationnent dans la région,

parmi les 500.000 polonais vivant en France et ayant gardé leur nationalité dont 130.000 mobilisables. Le camp ne pouvant accueillir toutes les troupes, cinq régiments furent installés dans les communes alentours : Guer, Plélan-le-Grand, Mauron, Beignon, Augan et Comblessac.

Le camp passe sous **occupation allemande de juin 1940 à juin 1944**. Utilisé comme base d'entraînement et de repos des troupes stationnées sur le littoral français. Cinq Blockhaus, construits en 1941 sont toujours visibles dans la partie sud du camp, pour servir de ligne de défense face au nord.

Puis, à la libération, ce furent d'abord les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) qui y stationnèrent de juillet à décembre 1944, puis les troupes américaines de janvier à juin 1945. C'est dans cette dernière période que le château du Bois-du-Loup fut détruit, par des tirs de mitrailleuses sur la façade et les bombardements volontaires de la tour sud-est. Ces actions des américains pourraient avoir un lien avec le tournage d'un film de propagande anti-nazie, qui fut projeté dans les écoles de la région de Ploërmel, pour montrer les « *exactions allemandes dans la région sur le patrimoine local* ».

En juillet 1945, l'école de Saint-Cyr dans la région parisienne, bombardée un an plus tôt, ne pouvant plus accueillir la formation des officiers, le général de Lattre de Tassigny, décide de l'installer sur la lande bretonne en réunissant les élèves de recrutement direct et ceux issus des régiments.

1.2 Les écoles de formation des officiers de l'armée de terre



Figure 2 : L'état-major des Écoles

Depuis toujours, l'armée française recrute ses officiers selon deux voies distinctes : d'une part parmi les jeunes ayant terminé une première phase de leurs études et d'autre part parmi les militaires déjà en activité, plus âgés, souvent appelés « *officiers de fortune* » sous l'ancien régime. Ces deux voies de recrutement donneront le plus souvent, de l'Empire jusqu'à aujourd'hui, deux écoles distinctes.

L'École spéciale militaire (ESM) de Saint-Cyr, grande école d'enseignement supérieur, assure la formation initiale des officiers issus du recrutement direct. Elle forme les jeunes cadres des unités opérationnelles de l'armée de Terre, qui, plus tard, auront à assurer des responsabilités croissantes de conception et

de direction au sein de l'armée de terre, du ministère de la Défense et des états-majors multinationaux.

Elle est créée par la loi du 11 floréal an X (1^{er} mai 1802) par le Premier Consul, Napoléon Bonaparte. L'école est alors implantée au château de Fontainebleau. Le 7 janvier 1805, l'école devient alors « École Spéciale Impériale Militaire » (ESIM).

En juillet 1808, les 650 élèves de l'ESIM s'installent à Saint-Cyr-l'École (Yvelines) dans les bâtiments de la maison royale de Saint-Louis, fondée par Madame de Maintenon en 1686. Pendant le XIX^e siècle et sous tous les régimes, Restauration, Monarchie de Juillet, II^e République, Second Empire et III^e République, l'école poursuit sa mission de formation des officiers de l'armée de terre.

En 1912, la promotion « *Montmirail* » comporte parmi ses élèves-officiers, les futurs généraux de Gaulle, Monclar et Juin qui s'illustreront lors de la seconde guerre mondiale, après avoir participé à la première. Après la défaite de 1940, et un séjour à Aix-en-Provence en zone libre jusqu'en 1942, l'école est dissoute par les occupants allemands. En 1944, elle s'installe à Cherchell en Algérie et devient l'École militaire interarmes (EMIA), chargée de former tous les officiers de l'armée de terre (recrutement direct et recrutement interne). En 1947, l'EMIA devient l'École Spéciale Militaire Interarmes (ESMIA) concession à l'ancien nom de Saint-Cyr.

En 1961, après la décision, prise en 1959, par le général de Gaulle, de renoncer au retour de l'école à Saint-Cyr, l'École Spéciale Militaire (ESM) est recrée et l'École militaire interarmes (EMIA) voit le jour en étant l'héritière des différentes écoles d'armes de spécialités, qui formaient des officiers issus des corps de troupe. Elle assure le recrutement interne des officiers de l'armée de terre.

1.3 Le musée de l'officier et les lieux symboliques des Écoles

Nous avons pu visiter le **musée de l'officier** qui évoque, sur un espace de 900 m², l'histoire des Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan et des officiers de l'ancien régime à nos jours. Il est inauguré pour la première fois le 24 juillet 1912 par le président Armand Fallières à Saint-Cyr-l'École dans les Yvelines, puis une nouvelle fois le 23 juillet 1967 à son emplacement actuel.



Figure 3 : Sculpture "La France"
Antoine Bourdelle

Dès l'entrée, nous ne manquons pas de découvrir, installée devant le drapeau tricolore, l'immense statue « *La France* » réalisée par Antoine Bourdelle (1861-1929) en 1925. Devant être érigée en commémoration de l'intervention américaine en 1917, le projet n'aboutit pas. La statue, en réduction fut cependant dressée à Alger. Suite à un attentat perpétré par l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS) lors des événements d'Algérie en 1961, elle fut rapatriée en 1962 et restaurée aux frais de la famille Bourdelle, puis offerte aux École de Saint-Cyr Coëtquidan en 1967.

Le musée expose une collection d'objets rattachés aux officiers en général et aux militaires célèbres comme Napoléon, le maréchal Lyautey ou le général de Gaulle, ainsi que de nombreuses œuvres de peintres militaires, des armes orientales et de magnifiques bronzes en rapport avec l'histoire militaire de la France. Des mannequins en uniforme évoquent les différentes périodes relatées. Nous avons pu remarquer une **collection de shakos** portés par les saint-cyriens montrant les évolutions de ce couvre-chef de 1807 à nos jours, en fonction de la mode du moment et des régimes qui se sont succédé depuis la création de l'école. Les motifs ornant les plaques de shakos témoignent de cette alternance: l'Aigle impérial voisine avec la fleur de Lys de la Restauration, bientôt remplacée par le coq de la Monarchie de Juillet avant que l'aigle ne réapparaisse avant les emblèmes de la République. Nous avons également pu voir exposé un modèle de **la bicyclette pliante** utilisée, en 1898, lors de la mission d'exploration du capitaine Marchand (1863-1934) vers Fachoda au Soudan. Mise au point par le capitaine Gérard, cette bicyclette pouvait être portée à dos de fantassin. Expérimentée à partir de 1895, elle a été conçue pour équiper les formations d'infanterie à marche rapide qui accompagnaient les unités de cavalerie, elles-mêmes dotées des premiers chars. En 1914, les groupes de « *chasseurs cyclistes* » seront dotés de la « *bicyclette Gérard* » de la marque Peugeot.



Figure 4 : Shako de
l'École Spéciale
Militaire 1837



Figure 5 : Bicyclette pliante modèle du
capitaine Gérard 1898



Figure 6 : Jeep et bronze du général de
Lattre de Tassigny 1944

Le musée de l'officier conserve également une riche collection de bronzes des XIX^e et XX^e siècles parmi lesquels on peut citer : une « *Jeanne d'Arc équestre* », l'allégorie du « *courage militaire* », des bustes de personnages historiques et de nombreuses autres figures équestres. La facture de ces bronzes tient autant au talent des sculpteurs comme Alfred Barye (1839-1882), Emmanuel Frémiet (1824-1910), Paul Dubois (1829-1905) ou Ernest Dagonet (1856-1926) qu'au travail des fondeurs comme les ateliers de Ferdinand Barbedienne (1810-1892) ou la fonderie des frères Susse créée en 1758.

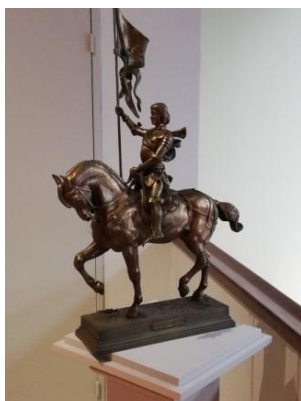


Figure 7 : Bronze *Jeanne d'Arc équestre*. A. Barye



Figure 8 : Bronze *Le courage militaire* de P. Dubois



Figure 9 : Soldat de la 1^{ère} guerre mondiale



Figure 10 : Cour Rivoli
Le cavalier Marceau

En parcourant le camp bâti, nous avons noté la présence de nombreuses statues ou stèles commémoratives représentant respectivement des militaires français célèbres ou des faits d'armes historiques. Dans la cour d'honneur, dénommée **Cour Rivoli**, trône la statue équestre de François Séverin Marceau Desgravières, (1769-1796), général républicain. Il commanda l'armée de l'Ouest en 1793 puis se distingua à la bataille de Fleurus (18 juin 1794) et à Neuviel (1795) mais fut tué à 23 ans à Altenkirchen le 19 septembre 1796 par un tireur d'élite autrichien. Il repose au Panthéon depuis 1889. Le bronze, du peintre et sculpteur français Jean-Baptiste Clesinger (1814-1883), le représente avec ses étriers chaussés à l'envers. La cour Rivoli sert de cadre aux cérémonies de remise des sabres aux jeunes officiers de l'École militaire interarmes.

L'autre lieu remarquable est « **Le Marchfeld** », grande esplanade, où se déroule notamment chaque année, les prises d'armes ponctuant la vie des élèves-officiers et en juillet les cérémonies du Triomphe marquant la fin de l'année scolaire. Cette espace doit son nom à celui utilisé comme terrain d'entraînement

dans l'ancienne école de Saint-Cyr dans les Yvelines, qui évoque les plaines de Marchfeld, lieux de la bataille de Wagram (5-6 juillet 1809) avec une statue équestre du Général Kléber (1753-1800), là encore un bronze de Jean-Baptiste Clesinger. Les élèves-officiers considèrent que le général de son bras droit tendu, leur désigne l'amphithéâtre Napoléon, lieu privilégié de la transmission du savoir.

1.4 Traditions et symboles

Dans leur mission de formation initiale, les écoles de Saint-Cyr Coëtquidan accordent un rôle primordial à la transmission des traditions dans la mesure où elles contribuent à développer la culture militaire, le savoir-être et les forces morales de jeunes chefs. L'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr se caractérise par une identité forte et des traditions qui dimensionnent encore aujourd'hui la scolarité.

La tradition saint-cyrienne vise à inscrire chaque jeune officier dans une lignée, celle des « *grands anciens* » qui, par leurs actes héroïques, ont profondément marqué l'histoire militaire française en général et celle de Saint-Cyr en particulier. La transmission des traditions sert trois objectifs majeurs : forger une identité commune indispensable dans une institution militaire, renforcer la cohésion entre les élèves-officiers et enfin contribuer à la formation de futurs officiers en affermissant leur vocation et en leur montrant l'importance du devoir de mémoire. Les principaux éléments de ces traditions s'articulent autour des éléments suivants :

Une devise : « *Ils s'instruisent pour vaincre* » qui fait écho à la phrase du général de Gaulle contenue dans son ouvrage de 1934 « Vers L'armée de métier » : « *La véritable école du commandement est celle de la culture générale* ».



Figure 11 : Le Grand Uniforme (GU)

Le Grand Uniforme (GU) apparu en 1845 il prend sa forme définitive en 1852. Il se compose du shako avec casoar, d'un pantalon de couleur garance avec les bandes de commandement bleu ciel, la tunique bleue avec 6 boutons à grenade et enfin le sabre d'officier.

Le casoar. C'est lors de la visite en France de la reine Victoria, le 24 août 1855, que Napoléon III demande aux saint-cyriens de porter sur leur shako un plumet blanc et rouge aux couleurs de la Maison d'Angleterre. La raison de l'appellation « casoar » de cet ornement est perdue. Il est possible que ce soit par dérision que les élèves l'aient nommé ainsi ou peut-être par référence à un oiseau exotique voisin de l'autruche, connu pour son caractère belliqueux. Il

reste à ce jour une fierté des élèves-officiers qui le portent.

L'appellation 1^{er} bataillon de France : C'est après la défaite de 1870 qu'un drapeau tricolore est donné à l'École Spéciale Militaire, avec inscrit dans ses plis la mention « *Premier Bataillon de France* ». Cette appellation subsiste pour les officiers-élèves qui effectuent leur dernière année de formation.

Un calendrier particulier : Le 2 décembre 1805 se déroule la bataille d'Austerlitz. De nombreux officiers saint-cyriens y ayant perdu la vie, les élèves-officiers décidèrent d'adopter leur propre calendrier avec 1805 comme origine. Les mois sont désignés par une lettre du mot « *Austerlitz* », commençant par le mois d'octobre. Les mois d'août et de septembre étant des mois de permission, ils ne sont pas comptés. Par exemple le 2 décembre 2019 correspond donc au « 2 S 214 ». Le « 2S » est aujourd'hui devenu la fête annuelle des saint-cyriens, l'occasion de se rassembler sans distinction de promotion.

Le chant de tradition : « La galette ». Ce chant tire ses origines de la protestation contre la suppression de l'épaulette, en 1845, sur décision du Maréchal Soult. Plate, de couleur bleu roi sans frange, dite « galette », elle était attribuée aux élèves-mal classés, tandis que les meilleurs avaient droit à l'épaulette de laine rouge. Sur le nouvel uniforme, l'épaulette écarlate sera portée par tous. Cette mesure réglementaire constitue une sorte de profanation des coutumes de l'École. Depuis plus de vingt ans en effet un véritable culte visait, au fil des promotions, à vanter le prestige de ceux qui négligeaient l'étude théorique et s'en remettaient à l'esprit pratique, car, disaient-ils : « *il n'est point nécessaire de pâlir sur de noirs bouquins et d'obtenir de bonnes notes pour devenir un brillant officier* ». Le chant va se transformer paradoxalement, sous l'influence des rites et de la tradition, en hymne officiel des saint-cyriens.

Le drapeau : C'est le 4 décembre 1804 que l'école reçoit son drapeau à l'occasion d'une remise des aigles sur le champ de Mars. Aujourd'hui le drapeau porte les mentions suivantes : Sur un côté, « *République Française - École Spéciale Militaire* » et sur l'autre, « *Honneur et Patrie - Premier Bataillon de France - Ils s'instruisent pour vaincre* ». Le drapeau est traditionnellement confié à la garde au drapeau du Premier Bataillon de France composée d'officiers-élèves en dernière année de formation. Il porte en cravate les décorations suivantes : la Légion d'honneur, la croix de guerre 1914-1918, la croix de guerre 1939-1945, la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs.

Le triomphe : En 1821, lors d'un exercice de tir au mortier, un tonneau posé sur une perche servant de cible, l'élève Delphy de la Roche, pointeur, ayant atteint sa cible est chaudement félicité par ses camarades et porté en triomphe sur un tonneau. Ce rituel devient une tradition des saint-cyriens et reste encore aujourd'hui la dernière grande manifestation de l'année scolaire.

Le nom et l'insigne de promotion : Ces symboles fixent l'identité de chaque promotion.

Pour l'École Militaire Interarmes (EMIA), citons sa devise : « *Le travail pour loi, l'honneur comme guide* » et la cérémonie de remise des sabres organisée quelques mois après l'arrivée à l'école et qui marque l'entrée des élèves dans la communauté des officiers.

A l'issue de la pause méridienne, prise au mess des élèves-officiers, nous nous dirigeons vers le village de Tréhorenteuc et son église du Graal.

2 L'église de Tréhorenteuc – « église du Graal »

2.1 La renaissance d'une église



Figure 12 : Église de Tréhorenteuc

Plus petite commune du Morbihan, Tréhorenteuc abrite une église dont l'approche ne manque pas de nous surprendre puisque devant son côté sud trône une statue en bronze, sculptée par Michaël Thomazo (atelier B.B.C. à Guilliers, 1999) qui représente l'abbé Henri Gillard (1901-1979), recteur en ces lieux de 1942 à 1962 et qui repose désormais au sein de son l'église.

Lorsqu'il arrive à Tréhorenteuc, en 1942, Henri Gillard, trouve une église quasi en ruines. Il décide de la sauver de la destruction en réalisant des travaux de restauration des structures, murs et toits, mais également en s'attachant à donner à son architecture intérieure, un relief qui allie notamment la légende arthurienne et la symbolique chrétienne. Passionné par la numérologie et l'astrologie, le prêtre fréquente des intellectuels bretons comme Xavier de Langlais (1906-1975), qui fut un temps président du mouvement Seiz Breur, et l'écrivain Jean Markale (1928-2008). Il s'attache alors à christianiser la légende du Graal en l'intégrant aux vitraux, aux tableaux et aux mosaïques de l'église

restaurée. Il nous rappelle d'ailleurs, dès le passage du porche ouest, que tout est en équilibre, dans son église, à l'instar de la nature, en s'appuyant notamment sur le fameux nombre d'or (1,618) utilisé depuis les origines par les architectes pour respecter « *la divine proportion* ». Suivons maintenant notre guide, Elisabeth Cappelli.

2.2 Sainte Onenne

C'est sans doute au VII^e siècle, qu'un oratoire, dédié à sainte Onenne, fut érigé à l'emplacement de l'église actuelle. Selon la légende, Onenne est la fille du roi Judaël, régnant sur la Domnonée, royaume du nord de l'Armorique fondé par les Bretons. Elle quitte sa famille très jeune pour se consacrer à Dieu et après avoir échangé ses habits avec une bergère, devient gardienne d'oies. Plus tard, attaquée par de jeunes hommes qui en voulaient à son honneur, elle fut sauvée par des canes sauvages survolant la scène. Consacrant sa vie aux pauvres et aux malades, elle leur légua tous ses biens. Après sa mort, elle aurait été enterrée dans l'église de Tréhorenteuc. Son culte est particulier et spécifique à Tréhorenteuc. Son nom proviendrait de « onn/onnen » qui signifie « frêne(s) » en breton. Il faut souligner que pour le diocèse de Vannes, ce n'est pas à sainte Onenne qu'est dédiée l'église, mais à saint Eutrope, que l'on retrouve dans la chapelle sud du transept.

Les six vitraux de la nef évoquent les principales étapes légendaires de la vie de sainte Onenne : trois du côté sud pour les événements heureux, l'échange de ses habits avec une pauvre, le baiser de la Vierge Marie, la bénédiction de saint Élocan ; trois du côté nord pour les moments plus douloureux, sainte Onenne défend son honneur, montre son testament et est enterrée.



Figure 13 : Sainte Onenne donnant ses vêtements aux pauvres



Figure 14 : Le baiser de la Vierge Marie



Figure 15 : Sainte Onenne défendant son honneur

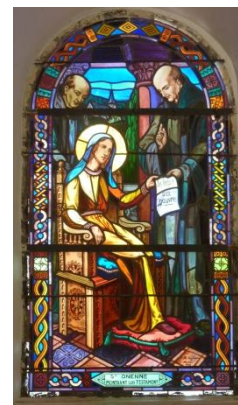


Figure 16 : Sainte Onenne montrant son testament

On a pu remarquer que la position des vitraux dessine **la lettre N**, qui outre d'autres symboles, peut correspondre à l'évocation du frêne dans l'alphabet oghamique (écriture antique en irlandais primitif). Une statue de bois de sainte Onenne est également exposée dans le chœur.

2.3 Le transept, le chœur et le Graal

En passant **le transept** (*trans seaptum : au-delà de la barrière*), nous découvrons la chapelle nord dédiée à la Vierge Marie, où figure une mosaïque bleue avec deux ondes en partie basse, puis la chapelle sud, dédiée à saint Eutrope, fermée par une grille ornée de poissons et ornée d'une mosaïque rouge vif. L'ensemble évoque « *la barrière d'eau* » à franchir pour atteindre le chœur.

Au fond à droite du chœur, le passage dans **la sacristie** nous permet de découvrir un vitrail serti dans un œil-de-bœuf qui illustre la roue zodiacale, avec au centre la croix du Christ.

Le chœur est éclairé de trois vitraux, au nord la Cène, au sud la Table Ronde et enfin à l'est le grand vitrail, chef d'œuvre des ateliers parisiens Grüber, fondés par Jacques Grüber (1870-1936) célèbre maître-verrier, ayant fait l'École des Beaux-Arts de Nancy, puis suivi les cours de Gustave Moreau (1826-1898) à Paris. Il réalisa des décorations pour Jean Daum (1825-1885) et Louis Majorelle (1859-1926), participa à la restauration des vitraux de la cathédrale de Quimper et réalisa ceux de la cathédrale de Saint-Paul-de-Léon. Ses ateliers furent repris par son fils en 1936.



Figure 17 : Le grand vitrail

L'abbé Gillard a voulu intégrer **les légendes arthuriennes et le Graal** dans la symbolique de son église. S'inspirant de récits très anciens, les légendes de la Table Ronde, le roman du Roi Arthur et la quête du Graal se développent comme genre littéraire à partir du récit de Geoffroy de Monmouth au XII^e siècle. Ce dernier sans doute né vers l'an 1100, à Monmouth, près de Cardiff (Pays de Galles) dont la famille serait d'origine armoricaine passée en Angleterre en 1066 avec Guillaume (1027-1087), duc de Normandie. Consacré évêque en 1152, par l'archevêque de Canterbury, il est connu par ses écrits rédigés en latin et notamment l'Histoire des rois de Bretagne (*Historia regum Britanniae*), écrite entre 1135 et 1138, en 12 livres. Ce récit, à la chronologie souvent fantaisiste est présenté par son auteur comme une traduction d'un livre ancien composé en breton. Il rapporte les exploits d'un roi de Bretagne, qui fit la guerre aux romains envahisseurs et sera la source principale de la légende arthurienne pour le développement littéraire de ce thème aux XII^e et XIII^e siècles. Chrétien de Troyes (1130-entre 1180 et 1190), poète français, est considéré comme le fondateur de la littérature arthurienne en ancien français et l'un des premiers auteurs de romans de chevalerie. Ses œuvres comme « *Lancelot ou le Chevalier de la charrette* », « *Yvain ou le Chevalier au lion* » et « *Perceval ou le Conte du Graal* » mettent en scène un idéal aristocratique mêlant l'aventure chevaleresque, l'amour courtois et les aspirations religieuses que symbolise l'esprit de croisade.

La nature du Graal et le thème de la quête des chevaliers de la Table Ronde ont donné lieu à de nombreuses interprétations symboliques ou ésotériques. Tous les genres artistiques les ont illustrés. C'est Robert de Boron, écrivain français du XII^e siècle, s'appuyant sur l'œuvre de Chrétien de Troyes, qui apporte la marque chrétienne au mythe arthurien. Il fait du Graal un objet de foi, « *le Saint Calice* » l'assimilant à la coupe de la Cène, qui aurait ensuite recueilli le sang de Jésus crucifié. Les évangiles canoniques nomment Joseph d'Arimathie comme celui qui a réclamé le corps de Jésus et l'a fait inhumer. L'écrivain, quant à lui, s'appuyant sur les évangiles apocryphes, l'a introduit dans le cycle arthurien. Joseph d'Arimathie aurait apporté le Graal en Bretagne, lors de sa mission d'évangélisation. C'est la recherche de cet objet sacré qui

constitue la quête des chevaliers de la Table Ronde. Depuis toutes les interprétations d'approches individuelles ou collectives ont été données à cette quête.

Le grand vitrail représente le Christ et Joseph d'Arimathie. Il est construit dans toutes ses composantes selon la géométrie du nombre d'or. Le Graal y figure en représentation « *du calice sacré* ». Sur une banderole tenue par deux anges, on peut lire « *Le calice de mon sang* ».

Les deux vitraux du chœur, qui se font face, illustrent l'analogie entre la légende arthurienne et l'imagerie chrétienne : au nord, la Cène avec la coupe seule posée sur la table devant Jésus et ses apôtres, un siège reste vacant ; au sud, le Christ est crucifié et la coupe recueille son sang ; les chevaliers de la Table Ronde entourent le Roi Arthur avec le pain, le vin et tous les sièges sont occupés y compris le siège périlleux. Le seul chevalier qui pouvait s'y asseoir est là : Galaad a trouvé le Graal. La quête est achevée.

Dans le chœur, sont également exposés **4 tableaux évoquant sainte Onenne et la légende du Graal**. Une copie d'une enluminure du XV^e siècle représente la Table Ronde et ses chevaliers entourant Arthur et le Graal. En face, et en analogie, le deuxième tableau nous montre la famille de sainte Onenne réunie lors d'un repas autour du roi Judhaël. L'église de Tréhourentec figure en arrière plan, à droite. Le troisième tableau rappelant par sa forme le Graal, se divise en 4 parties pour illustrer 4 histoires liées à la fontaine de Barenton. Enfin, le quatrième tableau évoque les légendes du Val sans Retour, la prison dorée des chevaliers infidèles.

Ces 4 tableaux sont de Karl Rézabeck, peintre et dessinateur prisonnier de guerre allemand, mis à la disposition de l'abbé Gillard en 1945.



Figure 18: Apparition du Graal aux chevaliers de la Table Ronde

2.4 La mosaïque du grand cerf blanc

La mosaïque de 20 m² fait face côté ouest au grand vitrail. Réalisée en 1955, par Galiano Sérafini, céramiste des ateliers du mosaïste rennais Odorico, elle reproduit la maquette établie par Jean Delpech (1916-1988), dessinateur et graveur et premier prix de Rome en 1948, introduit auprès de l'abbé Gillard par Xavier de Langlais (1906-1975). On doit également à ce céramiste les mosaïques des autels latéraux, des fonds baptismaux et du carrelage du cœur.

Le grand cerf blanc et sa croix portée à l'encolure, représente le Christ, entouré par 4 lions rouges auréolés figurant les quatre évangélistes, qui, nous dit Robert de Boron en 1195 dans son roman en vers, aide Joseph d'Arimathie et ses compagnons à traverser une rivière infranchissable. Une ancolie entre les pattes du cerf, sans doute ajoutée à la demande de l'abbé Gillard, représente le Saint Esprit. Cette fleur est souvent utilisée comme telle dans l'art religieux du Moyen Âge.



Figure 19 : Mosaïque Odorico - Le grand cerf blanc

2.5 Le chemin de croix

Le chemin de croix raconte la passion du Christ et symbolisant dans les églises le chemin réalisé par Jésus, à Jérusalem, entre son arrestation et son ensevelissement. Ce sont les Franciscains qui en 1342 l'organisent dans Jérusalem à destination des pèlerins. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, que le pape Clément XII

donne l'autorisation de reproduire ce chemin de croix dans toutes les églises. Depuis 1991, Jean-Paul II, a redéfini officiellement les 14 stations qui ne doivent relater que des événements mentionnés dans les évangiles canoniques ; ce qui n'était pas le cas auparavant. Par exemple, la station où sainte Véronique essuie la face de Jésus n'apparaît que dans les *Actes de Pilate* ou dans *l'évangile de Nicodème*.

A Tréhorenteuc, ce sont deux prisonniers de guerre allemands Peter Wisdorff, menuisier-ébéniste et Karl Rézabeck, peintre-dessinateur que nous avons déjà croisé dans la réalisation des tableaux du chœur, qui sous la direction de l'abbé Gillard construisent le chemin de croix. Le peintre aurait pris comme modèles ses propres camarades prisonniers, des habitants du village, y compris l'institutrice, et même l'abbé Gillard.

Les scènes des quatorze stations représentent Jérusalem ou Tréhorenteuc. On a pu remarquer la présence du Graal dans la station I, où Joseph d'Arimathie le tient près de Pilate, qui se lave les mains et dans la station XIII, où il figure près de la Vierge Marie lors de la descente de croix. On peut également citer la station IX où Jésus tombe devant Morgane, vêtue de rouge, représentant le péché capital de luxure. C'est la jeune institutrice du village qui fut le modèle du peintre.

Après cette visite toute en symboles dont nous pourrions retrouver les détails dans les ouvrages d'Elisabeth Capelli disponibles dans la bibliothèque de l'ARSSAT, nous nous dirigeons vers le château de Trécesson et ses légendes.

3 Le château de Trécesson

3.1 Quelques repères historiques

Un château de Trécesson est déjà mentionné comme demeure des seigneurs de Ploërmel et de Campénéac, dès le VIII^e siècle. La famille de Trécesson est quant à elle connue depuis le XIII^e siècle par son premier représentant le chevalier Jean de Trécesson dont le petit-fils, Jean IV de Trécesson, fut connétable de Bretagne de 1368 à 1371, sous le règne du duc Jean IV (1339-1399). Il serait le premier commanditaire du château tel que nous le découvrons.

C'est au XV^e siècle qu'Eon de Carné, argentier du duc de Bretagne, puis trésorier et receveur général en 1445, épousa vers 1440 Jeanne de Trécesson et s'engagea par contrat de mariage à relever le nom et les armes de la famille de Trécesson. Il devient le maître du château et reprend le nom et les armes. Leur fils, François de Carné, sieur de Château-Merlet, fut autorisé le 5 mai 1494, par lettres du roi Charles VIII, à porter le nom de Trécesson sous lequel ses descendants furent exclusivement connus jusqu'au XVIII^e siècle.

De 1440 à 1460, trois campagnes de travaux se succèdent : la transformation du châtelet, la construction du logis au sud-est et l'édification de la tourelle dite Beaumont. La chapelle fut construite au début du XVI^e siècle au nord-ouest de la cour ainsi que le bâtiment dit Château-Merlet adossé à la chapelle et aménagé pour un cadet de la famille.

Une vaste campagne de restauration et d'agrandissement du château est également entreprise au XVII^e siècle. Les élévations à l'intérieur de la cour, les communs de l'avant-cour, le pavillon de jardin et le colombier datent de cette époque.

Le château et sa chapelle sont classés monuments historiques par l'arrêté du 23 juin 1922. Ce dernier a été complété le 11 septembre 2012, pour l'inscription au titre des monuments historiques du domaine de Trécesson, hors les parties déjà classées au titre des monuments historiques soit : les communs de la cour d'entrée, le colombier, le pavillon de jardin, la grange et la bergerie, le four à pain ainsi que le sol d'assiette des parcelles.

3.2 Le château par Charles le Goffic

On accède au château par un pont qui enjambe la douve. L'entrée est commandée par un important châtelet flanqué de deux tours étroites en encorbellement réunies par une ancienne galerie à mâchicoulis. Sur la droite une longue façade presque aveugle, surmontée d'un toit d'ardoises à longs pans, se termine par une tour d'angle hexagonale.

Autour de la cour intérieure de forme trapézoïdale on trouve à droite un corps de logis de facture plus récente, sans doute fin XVIII^e siècle et sur la gauche des bâtiments domestiques et une petite chapelle seigneuriale. Les communs de la cour d'entrée complètent l'ensemble ainsi qu'un colombier qui se dresse au sud face au château.



Figure 20 : Le château de Trécesson

Écoutons Charles Le Goffic (1863-1932) dans son ouvrage posthume¹ terminé par Auguste Dupouy (1872-1967) son ami, nous donner la description de l'endroit lors de son passage en septembre 1931, « Au pied de la lande de Saint-Jean, qui s'étend au-delà de l'AFF, et non plus dans Paimpont, mais dans Campénéac, se trouve le château de Trécesson. Celui-ci n'est pas une ruine : admirablement conservé, au contraire, et habité, c'est une survivance à peu près intacte du Moyen-Âge. Perdu dans le feuillage, dominé par des buttes de 190 mètres d'altitude, alors que le niveau de son rez-de chaussée n'est que de 90, il ne se laisse pas admirer de loin. Il vous attend comme une surprise au bord d'une route en zigzag. C'est tout à coup, à un tournant, qu'on le voit surgir d'une eau en

vérité jaunâtre, mais enrichie et purifiée de reflets, avec ses tourelles d'entrée, sa tour d'angle, ses murs de schiste amarante, fourrés de lierre, étoiles de lichen, véritable mirage d'enchantement, illusion féérique qui ne manque pas de stopper, dans leur course, les autos les plus affolées de vitesse. Dans l'avant-cour barbotent des canards, des oies, des outardes ; des paons se promènent avec gravité. Passez, avec l'autorisation des châtelains, dans la cour d'honneur : quel hourvari ! Des chiens de toute taille, de toute race, épagneuls, lavraques, cockers, bassets d'Allemagne, lévriers blancs ou noirs d'Angleterre, vous accueillent à plein gosier, bondissent éperdument autour d'une pelouse centrale. Un gros cacatois blanc philosophe dans une cage. Plus loin, vers le potager, un héron monte la garde devant sa guérite, une volière rassemble dix espèces d'oiseaux des grèves : vanneaux, grèbes, courlis, pluviers gris ou dorés, que sais-je ? La comtesse de Prunelé vous présente ces familiers du lieu. Ne somme-nous pas, dans ce château du XV^e siècle, chez des descendants des compagnons d'Arthur ? Chez les voisins de la Dame de la fontaine ? ... ».

3.3 Les légendes

Plusieurs légendes sont attachées au château de Trécesson. Nous citerons celle de « la mariée » qui aurait été enterrée vivante le matin de son mariage par ses propres frères. Sauvée pour un temps, elle ne tarde pas à expirer. Son voile et son bouquet furent longtemps exposés dans la chapelle du château.

Celle « de la chambre aux revenants » met en scène des joueurs de cartes fantômes qui abandonnent sur la table une respectable pile de louis d'or, que se disputent le propriétaire du château et son invité, ce dernier ayant passé la nuit avec ces joueurs mystérieux.

Sources :

Les Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan

<http://www.guer-coetquidan-broceliande.fr> Auteur : Jean-Charles Caillard

<https://www.defense.gouv.fr/terre/l-armee-de-terre/le-niveau-divisionnaire/commandement-rh-formation/Écoles-militaires-de-saint-cyr-coetquidan>

Tréhourentuc

Elisabeth Cappeli, L'église du Graal, Editions les Oiseaux de papier, Beignon, 2012

Elisabeth Cappeli, Tréhourentuc Une église de légendes

Château de Trécesson

Patrimoine Bzh

Crédits Photos :

Figures 2 à 7, 9 à 20 : Jacques Sécher

Figures 1, 8 : Philippe Carmillat

¹ LE GOFFIC Charles - DUPOUY Auguste, *Brocéliande*, TERRE DE BRUME, 2003, p. 92.